

POÈTES FANTASTIQUES

« De la musique avant toute chose/ Et pour cela préfère l'Impair/ Plus vague et plus soluble dans l'air,/ Sans rien en lui qui pèse ou qui pose... » c'est ainsi que commence « l'Art poétique » de Verlaine. Cette conception fluide, libre et évanescence de la poésie inspire Benjamin Britten qui compose *Quatre Chansons françaises* en 1928 pour une voix soliste et orchestre de chambre. Si l'on reconnaît dans cette œuvre de jeunesse (Britten n'a pas encore 15 ans !) la subtilité de la conduite de la ligne chantée et la délicatesse d'une orchestration qui caractériseront nombre de ses œuvres ultérieures, plusieurs influences se dégagent de ces quatre médiations poétiques. Des textes de Victor Hugo (« Nuits de juin » et « L'Enfance ») et de Paul Verlaine (« Sagesse » et « Chanson d'automne »), Britten met en musique le clair-obscur (qui n'est d'ailleurs pas sans faire penser à celui qui imprègne les *Wesendonck-lieder* de Wagner). Les premières mesures de « L'Enfance » sont à cet égard très éloquentes : aux arpegges sautillants et rayonnants entonnés par la flûte soliste succède très rapidement une réponse sombre et tourmentée de l'orchestre.

La *Chanson triste* d'Henri Duparc, écrite en 1868 d'après un poème de Jean Lahor est quant à elle baignée de la douce lumière des arpegges de Mi bémol majeur qui traduisent un élan amoureux confiant et plein d'espoir. *L'Invitation au voyage* composée deux années plus tard exprime davantage l'ambivalence suscitée par le poème de Baudelaire chez le musicien, qui fait alterner deux atmosphères contrastées : celle, mystérieuse et inquiète des couplets, et celle douce et rassérénée du refrain.

La mélancolie est un sentiment que Berlioz connaît bien : elle parcourt ses *Nuits d'été*, et en particulier, « Le Spectre de la rose ». Inspiré par le poème éponyme de Théophile Gautier, résonnant également avec l'expressivité fantastique du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, Berlioz crée ici une mélodie vive et délicate qui souligne les différents sentiments étreignant l'artiste amoureux. Le musicien n'en est pas à son coup d'essai ! La *Symphonie fantastique*, composée en 1830, plongeait déjà l'auditeur dans les affres de la passion amoureuse. Chacun de ces cinq mouvements possède son caractère propre, bien que « l'idée fixe » (comprendre : l'incarnation musicale de la femme aimée) circule dans l'ensemble de l'œuvre. Cette symphonie nourrie par un programme extramusical est ainsi librement autobiographique : un jeune artiste en plein coup de foudre est poursuivi par l'image fantasmée de la femme dont il est passionnément épris. Toutes les étapes, ou presque, de cet élan amoureux sont exprimées : les « rêveries » et les « passions » du I^{er} mouvement traduisent bien la mélancolie, puis l'énergie débordante du jeune homme en proie à sa passion ; le « bal » du II^e mouvement rappelle quant à lui que, même dans les « circonstances de la vie les plus diverses », la vision obsédante de cette femme le suit. Le III^e mouvement, intitulé « scène aux champs », plonge l'auditeur dans les alpages suisses : le « ranz des vaches », mélodie traditionnelle interprétée par le hautbois et le cor anglais interroge l'immensité du paysage qui accueille les sentiments de l'artiste. Les IV^e et V^e mouvements ancrent résolument l'œuvre dans le registre fantastique : désespéré, l'artiste s'empoisonne avec de l'opium qui le fait délirer. C'est ainsi à sa propre exécution qu'il croit assister et à laquelle succède une nuit de Sabbat démoniaque !

Aurore Flamion

Hector Berlioz (1803-1869)

Les Nuits d'été « Le spectre de la rose » (1841)

LE SPECTRE DE LA ROSE

Théophile Gautier

Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal;
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.
Tu me pris encore emperlée
Des pleurs d'argent de l'arrosoir,
Et parmi la fête étoilée,
Tu me promenas tout le soir.

Ô toi, qui de ma mort fus cause,
Sans que tu puisses le chasser,
Toutes les nuits mon spectre rose
À ton chevet viendra danser :
Mais ne crains rien, je ne réclame
Ni messe ni *De profundis* ;
Ce léger parfum est mon âme,
Et j'arrive du paradis.

Mon destin fut digne d'envie ;
Et pour avoir un sort si beau,
Plus d'un aurait donné sa vie,
Car sur ton sein j'ai mon tombeau,
Et sur l'albâtre où je repose
Un poète avec un baiser,
Écrivit : Ci-gît une rose
Que tous les rois vont jalouser.

Benjamin Britten

(1913-1976)

Quatre chansons françaises, poème de Victor Hugo et Paul Verlaine (1928)

1. NUITS DE JUIN

Victor Hugo

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte
La plaine verse au loin un parfum enivrant ;
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entr'ouverte,
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure ;
Un vague demi-jour teint le dôme éternel ;
Et l'aube, douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

3. L'ENFANCE

Victor Hugo

L'enfant chantait; la mère au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant ;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée ;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et près de la fenêtre
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit ;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître ;
Et le petit enfant se remit à chanter...
La douleur est un fruit ; Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

2. SAGESSE

Le ciel est par-dessus le toit
(issu du recueil *Sagesse*)

Paul Verlaine

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà,
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

4. CHANSON D'AUTOMNE

Paul Verlaine

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Henri Duparc

(1843-1933)

L'Invitation au voyage, poème de Charles Baudelaire (1870)

Chanson triste, poème de Jean Lahor (1868)

L'INVITATION AU VOYAGE

Charles Baudelaire

Mon enfant, ma sœur
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble
Aimer à loisir
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux
Brillant à travers leurs larmes

Là, tout n'est qu'ordre et beauté
Luxe, calme et volupté

*

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde
Les soleils couchants
Revêtent les champs
Les canaux, la ville entière
D'hyacinthe et d'or;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière!

Là, tout n'est qu'ordre et beauté
Luxe, calme et volupté

CHANSON TRISTE

Jean Lahor

Dans ton cœur dort un clair de lune,
Un doux clair de lune d'été,
Et pour fuir la vie importune,
Je me noierai dans ta clarté.

J'oublierai les douleurs passées,
Mon amour, quand tu berceras,
Mon triste cœur et mes pensées
Dans le calme aimant de tes bras.

Tu prendras ma tête malade,
Oh ! Quelquefois, sur tes genoux,
Et lui diras une ballade
Qui semblera parler de nous ;

Et dans tes yeux pleins de tristesse,
Dans tes yeux alors je boirai
Tant de baisers et de tendresse
Que peut-être je guérirai.

* le poème original comprend une strophe supplémentaire, que Duparc n'a pas utilisée ici.

Hector Berlioz

(1803-1869)

Symphonie fantastique - Épisode de la vie d'un artiste (1830)

Texte de 1845

Avertissement

Le compositeur a eu pour but de développer, dans ce qu'elles ont de musical, différentes situations de la vie d'un artiste. Le plan du drame instrumental, privé du secours de la parole, a besoin d'être exposé d'avance. Le programme* suivant doit donc être considéré comme le texte parlé d'un opéra, servant à amener des morceaux de musique, dont il motive le caractère et l'expression.

Première partie

Rêveries, passions

L'auteur suppose qu'un jeune musicien, affecté de cette maladie morale qu'un écrivain célèbre appelle le *vague des passions*, voit pour la première fois une femme qui réunit tous les charmes de l'être idéal que rêvait son imagination, et en devient éperdument épris. Par une singulière bizarrerie, l'image chérie ne se présente jamais à l'esprit de l'artiste que liée à une pensée musicale, dans laquelle il trouve un certain caractère passionné, mais noble et timide comme celui qu'il prête à l'objet aimé.

Ce reflet mélodique avec son modèle le poursuit sans cesse comme une double idée fixe. Telle est la raison de l'apparition constante, dans tous les morceaux de la symphonie, de la mélodie qui commence le premier allegro. Le passage de cet état de rêverie mélancolique, interrompue par quelques accès de joie sans sujet, à celui d'une passion délirante, avec ses mouvements de fureur, de jalousie, ses retours de tendresse, ses larmes, ses consolations religieuses, est le sujet du premier morceau.

Deuxième partie

Un bal

L'artiste est placé dans les circonstances de la vie les plus diverses, au milieu *du tumulte d'une fête*, dans la paisible contemplation des beautés de la nature; mais partout, à la ville, aux champs, l'image chérie vient se présenter à lui et jeter le trouble dans son âme.

Texte de 1855

Avertissement

Le programme suivant doit être distribué à l'auditoire toutes les fois que la symphonie fantastique est exécutée dramatiquement et suivie en conséquence du monodrame de Lelio qui termine et complète l'épisode de la vie d'un artiste. En pareil cas, l'orchestre invisible est disposé sur la scène d'un théâtre derrière la toile

baissée.

Si on exécute la symphonie isolément dans un concert, cette disposition n'est plus nécessaire: on peut même à la rigueur se dispenser de distribuer le programme, en conservant seulement le titre des cinq morceaux; la symphonie (l'auteur l'espère) pouvant offrir en soi un intérêt musical indépendant de toute intention dramatique.

Programme de la symphonie

Un jeune musicien d'une sensibilité malade et d'une imagination ardente, s'empoisonne avec de l'opium dans un accès de désespoir amoureux. La dose de narcotique, trop faible pour lui donner la mort, le plonge dans un lourd sommeil accompagné des plus étranges visions, pendant lequel ses sensations, ses sentiments, ses souvenirs se traduisent dans son cerveau malade en pensées et en images musicales. La femme aimée elle-même est devenue pour lui une mélodie et comme une idée fixe qu'il retrouve et qu'il entend partout.

Première partie

Rêveries, passions

Il se rappelle d'abord ce malaise de l'âme, ce vague des passions, ces mélancolies, ces joies sans sujet qu'il éprouva avant d'avoir vu celle qu'il aime; puis l'amour volcanique qu'elle lui inspira subitement, ses délirantes angoisses, ses jalouses fureurs, ses retours de tendresse, ses consolations religieuses.

Deuxième partie

Un bal

Il retrouve l'aimée dans un bal au milieu d'une fête brillante.

Troisième partie

Scène aux champs

Se trouvant un soir à la campagne, il entend au loin deux pâtres qui dialoguent un ranz des vaches; ce duo pastoral, le lieu de la scène, le léger bruissement des arbres doucement agités par le vent, quelques motifs d'espérance qu'il a conçus depuis peu, tout concourt à rendre à son cœur un calme inaccoutumé, à donner à ses idées une couleur plus riante. Il réfléchit sur son isolement; il espère n'être bientôt plus seul... Mais si elle le trompait!... Ce mélange d'espoir et de crainte, ces idées de bonheur, troublées par quelques noirs pressentiments, forment le sujet de l'*adagio*. A la fin, l'un des pâtres reprend le ranz des vaches; l'autre ne répond plus... Bruit éloigné du tonnerre... solitude... silence...

Quatrième partie

Marche au supplice

Ayant acquis la certitude que son amour est méconnu, l'artiste s'empoisonne avec de l'opium. La dose du narcotique, trop faible pour lui donner la mort, le plonge dans un sommeil accompagné des plus étranges visions. Il rêve qu'il a tué celle qu'il aimait, qu'il est condamné, conduit au supplice, et qu'il assiste à sa propre exécution. Le cortège s'avance aux sons d'une marche tantôt sombre et farouche, tantôt brillante et solennelle, dans laquelle un bruit sourd de pas graves succède sans transition aux éclats les plus bruyants. A la fin de la marche, les quatre premières mesures de l'idée fixe reparaissent comme une dernière pensée d'amour interrompue par le coup fatal.

Cinquième partie

Songe d'une nuit du Sabbat

Il se voit au sabbat, au milieu d'une troupe affreuse d'ombres, de sorciers, de monstres de toute espèce réunis pour ses funérailles. Bruits étranges, gémissements, éclats de rire, cris lointains auxquels d'autres cris semblent répondre. La mélodie aimée reparaît encore, mais elle a perdu son caractère de noblesse et de timidité; ce n'est plus qu'un air de danse ignoble, trivial et grotesque; c'est elle qui vient au sabbat... Rugissement de joie à son arrivée... Elle se mêle à l'orgie diabolique... Glas funèbre, parodie burlesque du *Dies irae***, *ronde du sabbat*. La ronde du sabbat et le *Dies irae* ensemble.

Troisième partie

Scène aux champs

Un soir d'été à la campagne, il entend deux pâtres qui dialoguent un Ranz des vaches; ce duo pastoral, le lieu de la scène, le léger bruissement des arbres doucement agités par le vent, quelques motifs d'espoir qu'il a conçus depuis peu, tout concourt à rendre à son cœur un calme inaccoutumé, à donner à ses idées une couleur plus riante; mais elle apparaît de nouveau, son cœur se serre, de douloureux pressentiments l'agitent: si elle le trompait... L'un des pâtres reprend sa naïve mélodie, l'autre ne répond plus. Le soleil se couche... bruit éloigné du tonnerre... solitude... silence...

Quatrième partie

Marche au supplice

Il rêve qu'il a tué celle qu'il aimait, qu'il est condamné à mort, conduit au supplice. Le cortège s'avance aux sons d'une marche tantôt sombre et farouche, tantôt brillante et solennelle, dans laquelle un bruit sourd de pas graves succède sans transition aux éclats les plus bruyants. A la fin, l'idée fixe reparaît un instant comme une dernière pensée d'amour interrompue par le coup fatal.

Cinquième partie

Songe d'une nuit du Sabbat

Il se voit au Sabbat, au milieu d'une troupe affreuse d'ombres, de sorciers, de monstres de toute espèce réunis pour ses funérailles. Bruits étranges, gémissements, éclats de rire; cris lointains auxquels d'autres cris semblent répondre. La mélodie aimée reparaît encore: mais elle a perdu son caractère de noblesse et de timidité; ce n'est plus qu'un air de danse ignoble, trivial et grotesque: c'est elle qui vient au sabbat... Rugissements de joie à son arrivée... Elle se mêle à l'orgie diabolique... Glas funèbre, parodie burlesque du *Dies irae*. Ronde du sabbat. La ronde du sabbat et le *Dies irae* ensemble.